

chèrent pas qu'elle ne lui parût ridicule Il lui répondit avec une froideur glaciale :

—Rassurez-vous, chère Cora, je suis riche Ma forêt s'étend sur les bords du Scioto.

—Du Scioto? dit Cora étonnée. Ne vous trompez-vous pas?

—Je ne me trompe pas, dit Bussy. Elle est située dans une plaine, au pied d'une colline, au confluent du Scioto et d'un petit ruisseau, Red-River Voici le plan de la forêt et mes titres de propriété.

En même temps il tira de son portefeuille le plan de la forêt. Miss Cora Jenkins l'examina quelque temps avec l'aplomb d'un procureur Tout à coup elle éclata de rire, et rendit le plan à Bussy. Celui-ci, fort intrigué, la regardait en silence.

—Mon cher Monsieur, dit-elle enfin, n'avez-vous point d'autre propriété, soit en Europe, soit en Amérique?

—Aucune.

—Eh bien! suivez mon conseil; il est fort désintéressé, car il me privera du plaisir de vous revoir jamais. Retournez en France et renoncez au Scioto, au Red-River et à leurs forêts.

—Qu'entendez-vous par là? dit Bussy inquiet.

—Qu'en fait de propriété comme en fait d'amour, mon cher monsieur, les absents ont toujours tort. Il y a cinq ans que votre forêt est défrichée, et que sur ses cendres on a bâti une ville magnifique, *Scioto-Town*.

—Est-il possible?

—Que voulez-vous? De braves gens ont remonté le Scioto, ont vu cette forêt, et n'ont pas vu le propriétaire; ils ont coupé les arbres, ils ont défriché le sol, ils ont bâti des maisons, des tavernes, des temples, fondé des journaux et des maisons de banque. Aujourd'hui, il y a vingt mille habitants, et la ville grandit tous les jours. On y boit, on y fume, on y travaille, on y fait le commerce, on y fait l'usure, on y fait banqueroute, on s'y bat tout comme à New-York ou à la Nouvelle-Orléans. Nous ne sommes pas des sauvages, monsieur, et votre propriété est tombée entre les mains de fort honnêtes gens.

Cette fatale nouvelle tomba comme une tuile sur la tête du pauvre Bussy Il se voyait précipité du haut de ses rêves et de sa fortune à venir sur la paré de la misère que foulent la plupart des hommes. Il n'était pas humilié de sa pauvreté, car après l'Espagnol, le Français est peut-être l'homme du monde qui craint le moins d'être pauvre; Bussy, d'ailleurs, était homme d'esprit et de courage; il ne redoutait pas le malheur, et une secrète confiance dans ses propres forces le soutenait contre tous les accidents de la destinée, cependant il souffrait un peu du ton moqueur de la belle Américaine, il sentait trop vivement combien il était déchu à ses yeux. Quelques instants auparavant, elle paraissait ne songer qu'à lui; maintenant elle le dédaignait; le lendemain, elle seindrait de ne le plus connaître. L'orgueil le soutint contre un coup si rude.

—Comment savez-vous, lui dit-il, que Scioto-Town est situé sur l'emplacement de la forêt, et non dans le voisinage?

—Vous cherchez à douter, mon cher monsieur, dit miss Cora en souriant, et vous avez tort, croyez-moi. C'est mon propre père, l'honorable Samuel Jenkins, qui a lui-même arpenté et divisé en lots votre propriété.

—Comment l'a-t-il osé sans ma permission?

—On voit bien, cher monsieur, que vous n'êtes guère au courant de nos usages. Votre simplicité m'inspire une sympathie véritable. Sachez donc, puisque vous voulez le savoir, que le terrain s'est trouvé merveilleusement propre au commerce des bois de construction et de la viande salée; que mon père, qui est le plus honnête de tous les *Yankees*, s'en est aperçu le premier, et qu'il a appliqué le principe de droit féodal: *nulle terre sans seigneur*; que le seigneur naturel étant absent, il s'est adjugé la forêt à lui-même; qu'on a de tous côtés suivi son exemple, et qu'aujourd'hui vous ne trouverez pas un pouce de votre propriété qui n'ait changé de maître. C'est ce que mon père, qui part dans quelques jours pour Scioto-Town, pourra vous affirmer lui-même si vous prenez la peine de l'interroger. Maintenant recevez, monsieur, l'expression de mes regrets les plus vifs. Je déplore le malheur qui vous arrive, et si votre forêt pouvait vous être rendue sans qu'il en coûtât un dollar à mon père, dont je suis la légitime héritière, croyez, mon cher monsieur, que je

ferais les vœux les plus ardents pour cette restitution. Quant à faire un procès aux nouveaux propriétaires, c'est une démarche inutile, et qui de plus est fort dangereuse. Agissez sagement; renoncez à une forêt que vous ne pouvez pas regretter beaucoup, puisque vous ne l'avez jamais connue, et qu'elle n'a pas vu, comme disent les poètes, les tombeaux de vos pères ni les berceaux de vos enfants. Retournez en France ou, mieux encore, allez plus avant, entrez hardiment dans le grand ouest, dans les forêts immenses qui n'ont pas encore de maître. Emportez avec vous une hache et une carabine; la hache vous servira contre les arbres, la carabine contre les sauvages, et peut-être contre vos voisins trop civilisés: c'est ainsi que Daniel Boone a laissé un nom immortel; mais ne heurtez pas de front cette force populaire, qui est aveugle et irrésistible; respectez le sommeil du monstre de peur qu'il ne vous dévore; ne redemandez pas le dîner qu'il vous a pris, de peur qu'il ne vous prenne encore le souper et la vie. C'est mon dernier conseil. Je n'espère pas, mon cher monsieur, avoir le bonheur de vous revoir jamais. Il est minuit, et je me sens fatiguée. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Ayant prononcé ce discours avec une volubilité sans pareille, la belle Cora salua notre héros d'un signe de tête, et, lui tournant le dos, se mit à bâiller sans cérémonie. Bussy, se voyant congédié, prit le parti d'en rire, et lui dit:

—Ma chère Cora, je vous remercie de vos conseils, qui sont les plus sages du monde. Vous parlez comme un ministre ou comme deux avocats. Je suis vraiment touché de la part que vous daignez prendre à mon malheur; mais permettez-moi de croire qu'il n'est pas aussi grand que vous le dites. J'honore et respecte infiniment M. Samuel Jenkins, et, sans le connaître personnellement, je fais d'avance trop de cas de sa sagesse pour croire qu'il me refusera l'indemnité qu'il me doit. S'il était assez mal conseillé pour le faire, j'ai trop de confiance dans les lois américaines et dans la justice du peuple pour désespérer de ma cause. Permettez-moi d'espérer, chère miss Cora, que je ne vous vois pas aujourd'hui pour la dernière fois, et que bientôt ma fortune rétablie et peut-être agrandie me rendra l'ineffable bonheur dont j'ai joui pendant cette soirée. Quoiqu'il arrive, soyez sûre, chère miss Jenkins, que le souvenir de vos bontés et de la tendresse que vous m'avez témoignée jusqu'à minuit moins un quart ne sortira jamais de ma mémoire et de mon cœur. Adieu.

(A continuer.)

Messieurs les membres du Parlement qui désireraient prendre plusieurs copies du *Journal des Débats* pour les envoyer à quelques uns de leurs commettants respectifs, sont priés de faire connaître au plus tôt le chiffre de ces abonnements, en s'adressant au bureau du journal, (imprimerie de M. Blackburn, 63 Yonge Street, second étage,) ou en envoyant une note à l'éditeur, au bureau de poste de la Chambre Législative.

Le *Journal des Débats* paraît à Toronto pendant la session, cinq fois par semaine, c'est-à-dire le lendemain de chaque séance parlementaire.

On s'abonne: au bureau de publication, à Toronto, 63 Rue Yonge;—à notre bureau principal, à Montréal, chez M. J. B. Marcoux, magasin de M. J. B. Rolland, libraire, rue Saint Vincent;—à la Cité des Outaouais, chez M. J. T. C. Trottier de Beaubien;—à Saint Hyacinthe, chez M. George Leclère, M. D.;—à Sorel, chez M. Dunbar Mondor, marchand;—à Trois-Rivières, chez M. Théophile Larue, libraire;—et à Québec, chez notre agent, M. V. Trembley, rue Buade, en face du Bureau de Poste; ou chez les libraires, MM. Crémazie, Léon Rochette, et François Fournier.

Le prix de l'abonnement est d'une piastre, les quarante premiers numéros, payable d'avance, ou de quinze sous par semaine. Au détail, chaque copie de notre journal se vend quatre sous.

Le prix de nos annonces sera d'un cent le mot pour celles qui n'en auront pas plus de cinquante, et à raison d'un demi cent pour chaque mot en sus.

Dans tout les cas, après la première publication, l'annonce ne coûtera pour chaque insertion nouvelle que le quart de ce qu'elle aura coûté la première fois.

M. VIDAL, propriétaire et rédacteur-en-chef.